Chants Islandais.



Un jeune poëte de Copenhague nous envoie, en nous priant de les traduire, quelques chants islandais et danois adressés à M. Gaimard, pendant son dernier séjour dans la capitale du Danemark. Nous avons accepté avec joie cette tâche; car ces chants sont un nouvel hommage rendu à notre ami et une nouvelle preuve de cette cordiale hospitalité des hommes du Nord, dont tous les voyageurs ont si souvent vanté le charme, et que nous-mêmes nous n'oublierons jamais.

A Stockholm, à Christiania, à Drontheim et jusque dans la petite ville de Hammerfest, partout où les passagers de *la Recherche* se sont arrêtés dans le cours de leurs explorations ; partout ils ont vu venir à eux les hommes du pays, ceux-ci pour leur offrir l'appui du pouvoir, ceux-là le fruit de leurs travaux; partout ils ont reçu cet accueil entraînant qui vient du cœur et qui laisse dans le cœur une profonde impression. A les voir assis à la même table, avec les fils de la Scandinavie, célébrant mutuellement leurs gloires nationales, leur patrie, on eût dit des hommes d'une même nation, des frères qui se retrouvaient après une longue absence, et se racontaient, dans leurs joyeux épanchements, leur vie passée et leurs émotions. C'est que c'étaient en effet des frères, des membres de cette grande communauté, que l'amour de la science unit d'un bout du monde à l'autre, qu'un même désir anime, et auxquels une même poésie donne sa langue universelle.

A Copenhague, l'accueil fut plus touchant encore, car il dura plus longtemps. Le roi, lui-même, dans cette occasion, viola l'étiquette qui défendait à ses ancêtres de recevoir à leur table un étranger non titré. M. Gaimard fut invité aux réunions auxquelles Thorvaldsen, l'immortel artiste, n'avait pu être admis qu'après avoir été préalablement nommé conseiller d'État. Les Islandais s'assemblèrent pour fêter celui qui, pendant deux années, avait entrepris d'explorer leur pays et de le faire connaître sous ses différents points de vue. Là était Finn Magnussen, le doyen des savants islandais, Thorgeir Gudmundsson, le président de la Société littéraire islandaise; et un des jeunes étudiants d'Islande, M. Hákonarsson, qu'une grave indisposition empêchait d'assister à cette réunion patriotique, voulut pourtant y assister par la pensée, et y envoya pour tribut une pièce de vers écrite dans la langue des anciens Scaldes.

Au milieu de toutes ces heureuses solennités, le nom de Louis-Philippe a souvent été prononcé avec un sentiment de vénération, et répété avec des cris d'enthousiasme. Les hommes du Nord savent qu'il a, dans sa jeunesse, parcouru leur pays, et ne l'a point oublié. Le nom de la France reparaît souvent aussi dans leurs chants, et toujours avec une expression louangeuse. C'est la *douce* France, la *belle* France, comme dans les vers de nos anciens troubadours. Nous aimons à recueillir toutes ces simples et touchantes paroles, car nous rendons aux enfants des contrées scandinaves sympathie pour sympathie, affection pour affection.

X. Marmier.

Paris, 6 avril 1839.

SOUVENIR

du

Roi des Français.

CHANT ISLANDAIS

Composé par M. le Professeur FINN MAGNUSSEN, et chanté à la fête donnée à M. Gaimard par les Étudiants islandais, à Copenhague, le 16 janvier 1839.

Jadis les savants ont rapporté dans le Nord mainte tradition sur Charlemagne, sur ses héroïques compagnons, sur le brave et glorieux Ogier le Danois. L'Islande a conservé ces traditions dans un grand nombre de chants populaires [1].

[1] La célèbre saga de Charlemagne avec ses nombreux *Thættir*, ses fragments de récits et biographies particulières. Il existe un ancien manuscrit de cette saga dans la bibliothèque Arna-Magnéenne, à Copenhague. Elle a été paraphrasée dans un grand nombre de chansons connues sous le nom de *Rimur*, et que le peuple chante encore en Islande. C'est ainsi qu'il s'est formé différents cycles de ballades : un sur Roland, un autre sur Ogier (Oddgeir, Olgeir et Holgeir) le Danois, qui se compose de soixante chants. Le comte Louis-Robert-Hippolyte de Plato, ambassadeur de Louis XV à Copenhague, voulut faire copier et traduire en latin ces ballades. En 1733, il persuada à un jeune Islandais nommé Gudmund Sigurdsson ou Sivertsen, qui étudiait alors à Copenhague, de quitter le Danemark pour le suivre à Paris. Sur ces

Pour voir les merveilleuses choses dont ils entendaient parler, pour étudier la science gauloise, les Islandais voulurent visiter la terre de France. Là sont les rayons d'un doux soleil; là mûrit la grappe dorée, la grappe dont le suc bienfaisant nous console, éveille notre esprit, fortifie le jugement.

Les Islandais vendaient leurs biens pour aider au développement de leur intelligence. Dans le Sud, leur esprit s'épanouissait, et ils chantaient de vieilles chansons. Bientôt la science des clercs de Paris devint célèbre, et le savant Sæmund obtint une haute renommée [1].

De nos jours, un fils de Sæmund [2] a visité les mêmes lieux, et l'espoir nous est revenu de reconquérir l'amitié des Français. Mais plutôt que nous n'aurions osé l'espérer, nos désirs furent réalisés; la bienveillance du roi des Français réjouit l'Islande.

entrefaites, l'ambassadeur apprit que Stanislas Leczinsky, roi de Pologne, était assiégé à Dantzig par 30,000 Russes. Il forma aussitôt l'héroïque résolution d'aller à son secours. Il assembla 1500 soldats, et succomba dans cette glorieuse entreprise. Cette mort subite devait naturellement changer le sort du jeune Islandais. Il obtint, quelque temps après un emploi dans son pays natal, et mourut en 1753. Son neveu le célèbre Eggert Olafssen avait été élevé par lui. Un petit héritage provenant de sa fortune mit le professeur Finn Magnussen en état de continuer ses études à Copenhague, et d'y fixer son séjour.

[1] Aux XIe, XIIe et XIIIe siècles, les ecclésiastiques et les laïques d'Islande qui avaient étudié à Paris, et qu'on appelait pour cette raison les clercs de Paris, jouissaient d'une haute considération : ce fut l'un d'eux qui recueillit les chants de l'Edda.

[2] Thomas Sæmundsson, alors candidat de théologie, maintenant pasteur de Breidabolstad, la plus grande paroisse d'Islande.

Sur un beau vaisseau de guerre[1] équipé par ses ordres, une société de savants, pourvus de tous les instruments nécessaires, vint visiter notre contrée. Ils la dépeignirent dans leurs tableaux, dans leurs écrits. Ils lui apportèrent les témoignages d'une douce affection et lui offrirent des dons précieux.

Louis-Philippe! nom glorieux! nom éclatant au pôle septentrional. Il vient de nous donner les livres les meilleurs, et les plus beaux. Que son sage envoyé, qui est maintenant notre ami, lui porte une parole de reconnaissance! Que chaque pas le conduise au bonheur! Vive le roi des Français!

[1] La corvette *la Recherche.*



A M. PAUL GAIMARD,

PRÉSIDENT DE LA COMMISSION SCIENTIFIQUE DU NORD;

PAR M. JÓNAS HALLGRÍMSSON,

Étudiant Islandais à Copenhagne.

Tu as gravi au sommet de l'Hekla. De là tu voyais cette large contrée où l'eau limpide des fleuves coule à travers la vaste prairie, et s'enfuit vers la mer, tandis que Loki[1] reste enchaîné dans les entrailles profondes des montagnes de glace. Ne te semblait-il pas alors que l'Islande était un beau pays à voir ?

Tu as voyagé avec le cheval agile à travers les vallons, où la voix des cascades écumantes semble parler aux habitants des pics escarpés, où les troupeaux de moutons couverts d'une longue laine paissent au flanc de la montagne. Ne te semblait-il pas que l'Islande offrait quelque joie à ceux qui l'habitent!

Tu as traversé les longues plaines brûlées par les volcans. Tu as vu le beau lac pur auprès duquel notre célèbre assemblée nationale siégeait autrefois avec sa fière et libre constitution. Maintenant les tentes où

[1] Le dieu du feu.

elle venait s'abriter ont disparu. L'enceinte de lave est silencieuse et morne. Ne te semblait-il pas que l'Islande, privée de son assemblée nationale (althing), présente un triste aspect?

Te voici maintenant sur le sol de Copenhague; tes amis d'Islande viennent te saluer. Nous savons que tu nous aimes; car tu es Français, et nous sommes un peuple de liberté. Le même esprit nous anime encore, quoique les chaînes paralysent nos forces et arrêtent nos pas. Nous voulons chercher un adoucissement à nos regrets en puisant à la source de la science.

La science soutient nos actions, accroît nos forces, affermit notre volonté, ravive notre espoir, égaye notre esprit et répand le bonheur dans notre pays; et voilà pourquoi nous devons remercier ceux qui s'efforcent d'allumer et d'entretenir la flamme céleste sur les sommets sacrés de la science.

Nous te devons ces remercîments, à toi qui, dans ton infatigable persévérance, n'as jamais cessé d'étudier les secrets de la nature. Salut à toi Paul, honneur à toi! Jamais un hôte plus cher ne prit place parmi nous. Que le Tout-Puissant aplanise ta route! L'Islande gardera longtemps ton souvenir.

Copenhague, 16 janvier 1839.

CHANT

DES JEUNES ÉTUDIANTS ISLANDAIS,

pour inviter M. PAUL GAIMARD *à visiter encore une fois l'Islande.*

PAR M. ÓLAFUR PÁLSSON,

Étudiant Islandais, à Copenhague.

Du sein de nos montagnes azurées, la déesse qui porte l'égide nous a appelés à Copenhague, où nous pouvons librement cultiver la science. De là nous retournons porter en Islande le fruit de nos études.

Souvent nous sommes las de voir cette terre plate que nulle montagne ne domine avec sa couronne de neige. Nous regrettons notre pays où la glace étincelle, et notre consolation est de voir venir ici nos jeunes compatriotes.

Mais aujourd'hui nous ressentons une joie entière, une joie que nous éprouvons rarement. Nous avons parmi nous un hôte chéri autour duquel nous aimons à nous réunir. Nous le connaissions auparavant, car il est venu de la terre de France dans notre pays de glace.

Alors, nous apprîmes à t'aimer, et tu nous aimas aussi. Comment pourrions-nous avoir une plus grande joie que celle de nous trouver avec notre ami? Nous formons un dernier vœu, celui de te revoir en Islande encore une fois.

Là nous recevrons avec bonheur notre hôte illustre. Nous l'accueillerons selon la coutume de nos ancêtres. Il a plus que tout autre aimé les enfants de l'Islande, et nous l'aimons aussi.

Non, nous n'oublierons pas, nous fils de l'Islande, le voyageur chéri qui est venu s'asseoir parmi nous.

DISCOURS

ÉCRIT ET PRONONCÉ EN FRANÇAIS

Par M. Thorleif Gudmunsson Repp,

Né à Reikiadal (en Islande) [1].

Messieurs, je vais remplir un devoir très-agréable, devoir imposé par votre bienveillance, celui de vous proposer de boire à la santé de notre hôte. Le nom seul de M. Gaimard sera en tout lieu une introduction assez éloquente; en tout lieu son *toast* recevra l'accueil unanime du respect et de l'amitié; mais chez les habitants du Nord, chez les Islandais surtout, chez vous, Messieurs, il est bien sûr d'être accueilli avec un sincère enthousiasme.

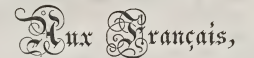
Quel beau rapprochement que celui-ci, le rapprochement intellectuel entre le Nord et le Midi, rapprochement créé par M. Gaimard, et qui sera soutenu par l'humanité et l'intégrité de son caractère, par l'étendue de ses lumières, par la droiture de son jugement et l'élévation de ses vues. Messieurs, félicitons la France, félicitons l'Islande d'avoir un interprète tel que M. Gaimard.

[1] M. Repp, l'un des hommes les plus instruits que possède l'Islande, a fait un séjour de onze ans à Édimbourg, où il était bibliothécaire de la bibliothèque des avocats.

C'est une chose bien connue de tout le monde, que les conquêtes et le triomphe sont un besoin pour la France; mais les conquêtes qui se font pour étendre les connaissances et extirper les préjugés en sont les plus utiles comme les plus nobles. M. Gaimard a choisi cette espèce de conquête : conquérant des cœurs polaires, possesseur incontestable de l'estime et de l'amitié de tout Islandais, il s'en retourne triomphant dans sa patrie.

Videz donc, Messieurs, vos verres à la santé de M. Gaimard ; faisons en même temps des vœux sincères pour le succès de ses honorables travaux : puisse-t-il pendant de longues années garder des souvenirs agréables de notre patrie glaciale!

Copenhague, le 16 janvier 1839.



DANS UNE RÉUNION D'ISLANDAIS A COPENHAGUE,
LE 16 JANVIER 1839,

Par M. MAGNUS HÁKONARSSON,

Étudiant Islandais, à Copenhague [1].

Préservez-nous des attaques des furieux aventuriers du Nord (*libera nos a furore Normannorum*)! Ainsi priaient autrefois vos prêtres quand nos ancêtres se mirent en campagne pour se procurer des richesses chez vos pères. Alors, la seule chose qu'on regardait comme honorable, était de s'enrichir par son courage et son habileté dans le maniement des armes.

Venez le plus souvent possible chez nous, hommes qui aimez tant à faire le bien; ce souhait résonne

[1] Ce chant a été traduit de l'islandais par M. GUDMUNDUR SIVERTSEN, ce jeune Islandais que M. Gaimard a amené à Paris en 1836 pour lui donner une complète éducation, que S. M. le Roi Louis-Philippe a pris sous sa protection spéciale, et qui se distingue déjà entre tous ses condisciples par les progrès rapides qu'il a faits dans ses études. Après avoir été reçu bachelier ès lettres et bachelier ès sciences à l'Académie de Paris, M. Sivertsen, que M. Gaimard, pendant son absence, avait confié aux soins éclairés du docteur Gaubert, vient de passer avec distinction son premier examen pour le grade de docteur en médecine.

dans toute l'Islande, et les montagnes y répondent avec leurs échos; maintenant on ne craint plus les meurtres, car nous sommes dans un siècle de sciences et d'arts, et, parmi les nations étrangères, aucune ne nous aide mieux que les Français à les propager.

De chanter vos hauts faits, votre bravoure, vos travaux scientifiques et littéraires, qui sont si nombreux, ce serait, je crois, inutile, et peut-être la Saga (l'Histoire), qui est si habituée de porter sur ses ailes votre gloire, se fâcherait si on ne voulait pas le lui permettre à elle seule.

Vous aimez la liberté et toutes les sciences, comme faisaient autrefois nos ancêtres, et nous sommes fiers de pouvoir dire que ces deux choses existent encore dans notre patrie; il nous paraît par conséquent qu'il y a une espèce de parenté entre nos âmes, quoique nous soyons séparés par un long espace; nous souhaitons qu'elle puisse durer toujours.

Sois heureuse, nation généreuse, sois heureuse avec ton noble roi! que Dieu entoure ta carrière de victoires et te donne tous ses biens! qu'il tourne toutes tes actions vers le bien commun! que la divine fortune accompagne les Français sur mer et sur terre!

LETTRE

Écrite

à S. M. le Roi Louis-Philippe,

Par M. le Pasteur N. V. Stockfleth [1].

SIRE,

Les hommes du Nord observent avec un profond sentiment de reconnaissance l'attention que Votre Majesté daigne accorder à nos contrées lointaines, et les recherches qu'elle y fait faire. Les sentiments nobles et élevés de Votre Majesté sont pour moi une garantie certaine que vous ne voudriez ni méconnaître, ni repousser l'hommage qu'un Norvégien ose adresser au roi des Français.

La langue laponne que l'on parle dans le Finmark est remarquable par son ancienneté, par son caractère, sa forme et sa structure. C'est la langue primitive d'une grande partie des habitants du globe, du nord de l'Asie, et d'une partie assez considérable de notre Europe. L'étude de cette langue est indispensable pour ceux qui veulent chercher à connaître le développement, le progrès des nations européennes,

[1] Cette lettre a été remise à M. Gaimard, pendant son séjour à Christiania, en décembre dernier, par le digne pasteur Stockfleth, qui consacre sa vie à l'instruction des habitants du Finmark.

leur parenté, leur origine, et les éléments linguistiques, le caractère national des peuples qui sont à peine apparentés aux races européennes. Cette langue, jusqu'à présent négligée, est l'un des monuments les plus intéressants, les plus curieux et les plus admirables qui nous restent d'une époque évanouie depuis des siècles.

Après treize années d'un travail opiniâtre et sans relâche, je suis enfin parvenu à tirer cette langue de l'obscurité où elle fut si longtemps plongée. Pour la première fois, elle a été employée à traduire les livres de la sainte Écriture. Qu'il me soit permis de déposer aux pieds du trône de Votre Majesté mes premiers travaux en langue laponne, comme un témoignage de mon profond respect pour la personne du roi, comme une preuve des souvenirs et du respect que l'on garde au nom et à la personne du roi dans les lieux où il a voyagé.

Ces travaux se composent :

1° D'une grammaire laponne; 2° d'un tableau indiquant la structure de cette langue; 3° d'une traduction des évangiles de saint Mathieu et de saint Marc; 4° d'une traduction du catéchisme de Luther; 5° d'un livre de lecture élémentaire.

J'ose supplier Votre Majesté de vouloir bien me permettre de mettre plus tard à ses pieds la suite de ces travaux, la suite des souvenirs du temps passé.

Que Dieu, le protecteur et le roi des rois, prenne Votre Majesté sous sa garantie et protection spéciale!

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 56.